



## **GUERRES ET DIPLOMATIE NAVAJO**

### **Des droits spoliés**

**Marie-Claude STRIGLER**

*Université Paris III – Sorbonne Nouvelle.*

L'histoire des guerres et de la diplomatie navajo commence avec l'arrivée des Espagnols au Nouveau-Mexique et se termine avec l'expédition punitive des Américains en 1861, puis la déportation des Navajo à Bosque Redondo en 1864.

Il va s'agir ici d'essayer de déterminer les causes des hostilités qui conduisirent à des conflits quasi-permanents avec les colonisateurs du Nouveau-Mexique. Espagnols, Mexicains et Américains réagirent tous de façon plus ou moins semblable aux agressions navajo. Chacun exerça des représailles contre les Navajo sous forme d'attaques destinées à faire des prisonniers qui seraient vendus comme esclaves, dans l'espoir de briser leur volonté, de les démoraliser. Au lieu de cela, ces captures ne firent qu'accroître l'intensité et la fréquence des escarmouches. Il est clair que les Navajo, loin d'être des victimes passives, luttèrent pour être acteurs de leur propre destin.

Par ailleurs, une étude de la politique interne à la tribu montre que les chefs des factions pacifistes qui souhaitaient négocier avec les envahisseurs furent incapables de contrôler les chefs de guerre qui ne voulaient pas mettre fin aux conflits avec leurs ennemis.

Du milieu du XVII<sup>e</sup> siècle jusqu'à leur conquête par le gouvernement américain en 1863-1864, Les Navajo furent presque constamment en guerre.

Les Européens s'implantèrent, non au cœur du territoire tribal, mais le long de la rive est du Rio Grande. Alors même que les Navajo représentaient une menace pour les colons, ils étaient eux-mêmes menacés par les Espagnols, les Mexicains et les Américains, qui venaient empiéter sur leur territoire. Les parties adverses fondaient régulièrement l'une sur l'autre, le bétail et la capture d'esclaves étant les enjeux principaux de ces affrontements.

Les Espagnols instaurèrent la pratique de l'esclavage au XVII<sup>e</sup> siècle, les Mexicains la poursuivirent au XIX<sup>e</sup> siècle, et les Américains la tolérèrent. En effet, après l'avoir condamnée officiellement, ils ne firent rien pour l'empêcher. Cette coutume, bien qu'illégale, se pratiquait au grand jour, justifiée par les prétendus bienfaits dont jouissaient les victimes grâce au contact avec le christianisme.

L'empiètement sur les terres indiennes alimentait également les hostilités. Les Navajo ne parvinrent jamais à se mettre d'accord sur les moyens de résister à cette menace. Certains chefs voulaient pactiser, d'autres voulaient opposer une résistance absolue. Les chefs de guerre et les chefs de paix ne se contentaient pas de lutter pour la suprématie au sein de la tribu, mais poursuivaient leurs initiatives indépendamment les uns des autres.

Aussi, pour les Européens, les Mexicains et les Américains, la confusion et l'incompréhension caractérisaient-elles les relations indiennes, qu'elles fussent militaires ou diplomatiques. Ce phénomène n'était d'ailleurs pas particulier aux Navajo.

Les éléments-clés du schéma mis en place par les Espagnols demeurèrent plus ou moins inchangés jusqu'à la déportation des Navajo à Bosque Redondo. D'une part, les Navajo du XVII<sup>e</sup> siècle avaient une nette propension à piller les biens de leurs voisins. Les colonisateurs espagnols, victimes de ces pillages, répliquaient en faisant des prisonniers qu'ils vendaient ensuite comme esclaves. Selon le journaliste et écrivain Frank McNitt, ce fut là une cause d'hostilité plus importante que l'empiètement sur le territoire. Ce dernier ne devint un sérieux problème qu'avec l'arrivée en nombre d'Américains après 1846.<sup>1</sup> D'autre part, les traités successifs signés avec les agents des trois gouvernements avaient un défaut en commun, qui ne pouvait qu'aggraver les hostilités : c'était la conviction que les Navajo, considérés comme un peuple barbare, n'avaient pas de droits dignes de considération. De plus, les traités élaborés par les Américains, persuadés de leur droit de saisir des terres indiennes, devinrent de plus en plus exigeants au fil du temps. Enfin, en 1861, les Navajo n'avaient plus le choix qu'entre deux solutions : une reddition inconditionnelle ou l'extermination.

### 1. La période hispano-mexicaine (1626-1846)

Les documents dont nous disposons sont essentiellement des rapports de responsables espagnols ou mexicains. Nous avons des descriptions d'escarmouches, d'expéditions de rapine navajo et de représailles espagnoles. Les Navajo étaient des pillards, pas des combattants. Ils étaient surtout intéressés par la prise de nourriture, de femmes, de chevaux ou de tout autre butin ; ils ne pouvaient se comparer aux peuples de culture guerrière comme les Ute ou les Comanche, pour qui la guerre était un moyen d'acquérir gloire et prestige. Pour les Navajo, qui se désignent eux-mêmes sous le nom de *Dineh* ou *Diné* (le Peuple), la guerre était une entreprise dictée en partie par des pratiques rituelles.

Par ailleurs, les documents espagnols sont probablement trompeurs. Ils suggèrent une sorte de solidarité tribale, en réalité inexistante dans les témoignages de périodes mieux documentées. Pour les Espagnols, les chefs étaient censés contrôler « la nation ». C'est sur ces « généraux » que les

---

<sup>1</sup> Frank McNitt, *Navajo Wars: Military Campaigns, Slave Raids, and Reprisals* (Albuquerque, NM : University of New Mexico Press, 1972) 5.

Espagnols et les Mexicains comptaient pour réprimer les raids contre les installations euro-américaines et pueblo. Les documents consignent rarement autre chose que la guerre et le commerce. Les chroniqueurs indiquent que « la religion navajo est païenne et barbare ». Au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, les Espagnols avaient construit plusieurs missions près du Mont Taylor, qui, n'ayant pratiquement aucun succès, avaient été rapidement abandonnées. Les quelques Navajo en partie christianisés, qui avaient des contacts réguliers avec les Euro-Américains, se sont rapidement dissociés de leur propre tribu, qui les considérait comme des traîtres, si bien que jusqu'à aujourd'hui, leurs descendants qui vivent dans la région de Canonicito et de Puertocito, sont appelés par les autres Navajo « ceux qui sont les ennemis ».<sup>2</sup>

Les Espagnols avaient commencé à s'installer au Nouveau-Mexique en 1598. Ils soumièrent rapidement les Pueblo et commencèrent à construire des missions dans les villages Pueblo du Rio Grande, à Acoma, Zuni et Hopi. Leurs tentatives d'établir des missions catholiques parmi les bandes athapascanes du nord-ouest du Nouveau-Mexique furent des échecs et ces groupes demeurèrent hors de la sphère de domination espagnole.

Les Navajo lançaient fréquemment des expéditions de pillage contre les Espagnols et les Pueblo, surtout pour s'emparer du bétail et, en retour, Espagnols et Pueblo capturaient des Navajo pour les vendre comme esclaves sur les marchés de Santa Fe, d'où ils étaient envoyés dans les mines mexicaines. Ce qui n'empêchait pas les trois groupes de faire du commerce durant les périodes de paix.

En 1680, plusieurs Pueblo avaient formé une alliance et parvinrent à chasser les Espagnols. Ceux-ci commencèrent la reconquête en 1692 et, en dépit d'une résistance désespérée de la part des Pueblo, ils l'avaient achevée en 1696. La reconquête espagnole fut marquée par une succession de conflits sanglants. Craignant les représailles espagnoles, des milliers de Pueblo fuirent leurs villages du Rio Grande. Certains allèrent chercher refuge chez les Hopi, mais la majorité allèrent chez les Navajo, apportant avec eux leurs idées et leur technologie. Les Navajo adoptèrent des techniques Pueblo dans les domaines de l'élevage, de l'agriculture, du tissage, de la poterie, mais aussi des coutumes religieuses : masques, bâtons de prière, peintures de sable, mythe de l'origine, etc. Certains clans tirent d'ailleurs leur origine de groupes de réfugiés Pueblo, comme le clan Jemez-Zia ou le peuple du Mouton Noir de San Felipe.<sup>3</sup>

Pendant une vingtaine d'années après la reconquête, les pillards navajo guerroyèrent contre les Espagnols. Plusieurs expéditions espagnoles s'engagèrent dans les canyons de Dinetah (le pays navajo) pour les punir. Puis, de 1720 à 1770, les deux parties observèrent une paix relative,<sup>4</sup> qui fut troublée lorsque les Ute et les Comanche commencèrent à lancer des raids

---

<sup>2</sup> F. McNitt, *Navajo Wars*, 95-123.

<sup>3</sup> Evon Z. Vogt, « Navaho », *Perspectives in American Indian Culture Change*, dir. Edward Spicer (Chicago : University of Chicago Press, 1961) 301.

<sup>4</sup> Frank Reeve, « Navaho-Spanish Wars — 1680-1720 », *New Mexico Historical Review* 33 (1958) : 205-31 ; « Navajo-Spanish Peace : 1720s-1770s », *New Mexico Historical Review*, 34 (1958) : 9-40.

de plus en plus violents contre les Navajo aussi bien que contre les Espagnols.<sup>5</sup>

Frank Reeve pense que les raids Ute avaient obligé les Navajo à abandonner Dinetah dès 1774 pour aller au sud vers les montagnes Ceboletta et vers l'ouest dans les monts Chuska.<sup>6</sup> En même temps, les colons espagnols avaient commencé à se déplacer vers les montagnes Ceboletta, peut-être également pour échapper aux raids des Comanche. Certains Espagnols s'étaient vus attribuer des terres dans la région entre 1753 et 1772.<sup>7</sup> Des Navajo et des Espagnols s'installant dans la même région, des conflits éclatèrent : c'était la fin de la paix.

Dans la vie économique navajo, l'agriculture perdit de son importance au profit de l'élevage. Les ethnohistoriens David Brugge<sup>8</sup> et Roberta Bailey<sup>9</sup> attribuent ce changement aux raids Ute et Comanche : des agriculteurs dépendants de leurs champs auraient été beaucoup plus vulnérables.

### **Le temps de l'élevage et du pillage : 1800-1863**

En 1800, les raids navajo sur les implantations espagnoles étaient devenus si fréquents et si coûteux que le gouverneur Chacon mena une force de 500 hommes en pays navajo et négocia ce qui s'avéra être une paix temporaire.<sup>10</sup> Les raids recommencèrent dès 1804, provoquant trois nouvelles expéditions militaires. L'une d'entre elles pénétra dans le Canyon de Chelly et tua vingt-cinq femmes et enfants et quatre-vingt-treize hommes qui avaient cherché refuge dans une anfractuosité de la falaise. Cette année-là, les Navajo pillèrent les troupeaux espagnols de la vallée du Rio Grande. Raids et représailles se succédèrent et la prise de contrôle théorique par le nouveau gouvernement indépendant en 1821 ne changea pas grand-chose. Pendant le quart de siècle de domination mexicaine, les populations navajo et mexicaine se firent presque constamment la guerre.<sup>11</sup>

### **Le Mexique et les États-Unis sont en guerre**

La guerre entre le Mexique et les États-Unis, qui se termina officiellement par la signature du traité de Guadalupe Hidalgo le 2 février 1848,<sup>12</sup> est un

<sup>5</sup> David Brugge, *Navajo in the Catholic Church Records of New Mexico : 1694-1875, Research Report n°1* (Window Rock : Navajo Tribe, Parks and Recreation Department, 1968).

<sup>6</sup> Frank Reeve, « Navajo-Spanish Diplomacy, 1770-1790 », *New Mexico Historical Review* 35 (1960) : 200-235.

<sup>7</sup> Myra Ellen Jenkins et Ward Allen Minge, *Navajo Indians Vol.2, Navajo Activities Affecting the Acoma-Laguna Area : 1746-1910*, (New York : Garland Publishing Inc. 1974) 4-7. Transcription d'un rapport présenté devant la Commission des revendications indiennes.

<sup>8</sup> David Brugge, « Navaho-Spanish Wars – 1680-1720 », *New Mexico Historical Review* 33 (1958) : 205-31.

<sup>9</sup> Lynn R. Bailey, *The Long Walk : A History of the Navajo Wars* (Los Angeles : Westernlore Press, 1964).

<sup>10</sup> John P. Wilson, *Military Campaigns in the Navajo Country, Northwestern New Mexico, 1800-1846* (Museum of New Mexico Research Records n°5, Santa Fe : Museum of New Mexico Press, 1967).

<sup>11</sup> F. McNitt, *Navajo Wars*, 59-71.

<sup>12</sup> Carol Christensen et Thomas Christensen, *The American-Mexican War : Companion to the Public Television Series* (San Francisco : Bay Books, 1998) 217.

moment charnière dans les relations entre les deux pays. Cependant, cette période allait également marquer le début des relations officielles entre les États-Unis et les nombreuses tribus amérindiennes du Sud-Ouest américain. Les peuples autochtones vécurent une transition entre la domination mexicaine et la domination américaine, mais allaient dorénavant être en contact avec des Américains convaincus de leur « Destinée Manifeste ».

Un bref rappel de quelques éléments de la culture et des valeurs navajo est indispensable pour comprendre la réaction des Navajo face aux forces armées et au gouvernement des États-Unis, d'une part, et l'incompréhension des États-Unis, d'autre part. L'organisation tribale désorienta les Américains lors des diverses tentatives de négociation. Espagnols, Mexicains et Américains firent tous la même erreur. À leurs yeux, les Navajo étaient organisés comme un État européen, avec une hiérarchie reconnue par toute la population.<sup>13</sup> En fait, les Navajo étaient un ensemble de communautés qui ne reconnaissaient aucune entité politiquement omnipotente, susceptible de constituer une nation. Chaque communauté avait ses porte-parole et n'était régie par aucune hiérarchie. En conséquence, des négociations menées avec un groupe n'avaient pas valeur d'obligation pour les autres groupes. En outre, la situation était encore plus confuse pour des étrangers ignorant l'organisation politique navajo, car chaque communauté avait des porte-parole différents en temps de paix et en temps de guerre. De plus, que ce fût en temps de paix ou en temps de guerre, il y avait souvent plusieurs porte-parole.<sup>14</sup>

Autre aspect significatif de la culture politique Navajo, le groupe n'était absolument pas lié par les décisions de ses porte-parole. Aussi des factions pouvaient-elles se développer au sein de chaque communauté, factions qui pouvaient elles-mêmes se subdiviser en plusieurs bandes. Ces divisions créaient la confusion chez les responsables américains, qui désignaient tel ou tel groupe comme « ami » ou « hostile », alors même que ces catégories pouvaient changer de semaine en semaine.<sup>15</sup>

La philosophie navajo jouait également un rôle très important dans l'organisation de la tribu. Les Navajo vivaient dans un environnement physique hostile et dangereux, qui dictait les prises de décision individuelles et communautaires. Ils avaient une conscience presque morbide des dangers qui les entouraient.<sup>16</sup> Cette attitude était probablement due au mode de vie d'un peuple autrefois chasseur-cueilleur, qui vivait sur un territoire ingrat. En dépit de la présence de quelques rivières et de quelques vallées propices aux pâturages et à l'agriculture, la majeure partie du territoire est à une altitude qui varie entre 1 000 et 3 000 mètres, et se compose de hauts plateaux et de montagnes séparées par d'étroites vallées. Les rares ressources en eau sont souvent au niveau de la simple survie.<sup>17</sup> Ces

---

<sup>13</sup> Lawrence C. Kelly, *The Navajo Indians and Federal Indian Policy* (Tucson : The University of Arizona Press, 1968) 14.

<sup>14</sup> Ruth Underhill, *The Navajos* (Norman : University of Oklahoma Press, 1956) 133, 161-62.

<sup>15</sup> Durwood Ball, *Army Regulars on the Western Frontier, 1848-1861* (Norman : University of Oklahoma Press, 2001) 17.

<sup>16</sup> Clyde Kluckhohn, « The Philosophy of the Navajo Indians », *Readings in Anthropology, Vol II*, dir. Morton H. Fried (New York : Thomas Y. Crowell, 1968) 674-99.

<sup>17</sup> James Down, *The Navajo* (New York : Holt, Rinehart and Winston, Inc. 1972) 19-20.

conditions influencèrent la vie spirituelle des Navajo qui ne concevaient aucun Créateur unique ressemblant au Dieu chrétien (et donc américain). La pensée était très pragmatique, beaucoup plus orientée vers des techniques de survie que vers quelque obligation morale que ce fût.<sup>18</sup> Les Occidentaux étaient convaincus de l'immoralité des Navajo, puisque ceux-ci n'avaient pas la notion du bien et du mal. Il fallait donc leur inculquer des valeurs morales.

Quant aux Navajo, ils se considéraient très supérieurs aux colons mexicains, des intrus qui venaient empiéter sur leurs terres.<sup>19</sup> Ils ne voyaient en conséquence guère de raison de frayer avec les Néo-Mexicains, si ce n'était pour piller leurs villages et leurs fermes. Leurs expéditions de rapine avaient un but économique, certes, mais servaient aussi à établir une relation de pouvoir sur les Néo-Mexicains. Non seulement les deux groupes s'affrontaient fréquemment, mais de nombreuses expéditions militaires mexicaines tentaient de soumettre ces Indiens « sauvages et barbares ».<sup>20</sup>

Les Navajo, ainsi que d'autres tribus comme les Apache, avaient déjà mis en déroute les Néo-Mexicains lorsque les hostilités commencèrent en 1846 entre les Mexicains et les Américains. Le Nouveau-Mexique étant très éloigné du siège du gouvernement officiel à Mexico, les colons étaient des proies d'autant plus faciles que rares étaient ceux qui étaient armés, le gouvernement mexicain interdisant la possession d'armes à feu. Les Navajo, en revanche, s'en procuraient auprès des *traders* de la Frontière. Le problème était si grave qu'un membre de l'Assemblée du Nouveau-Mexique suggéra que Mexico autorisât les Néo-Mexicains à acheter des armes aux Américains pour assurer leur protection.<sup>21</sup>

Les Navajo se considéraient également supérieurs aux autres tribus du Sud-Ouest, en particulier les Zuni et les Pueblo, et évitaient en général toutes relations formelles avec eux. Occasionnellement, ils s'alliaient à eux pour des raisons bien spécifiques, comme de chasser des Mexicains de leur territoire. Mais de tels « traités » étaient purement pragmatiques et de courte durée.<sup>22</sup> C'est ainsi que les Navajo s'étaient alliés aux Pueblo lors de la Révolte de 1680 contre les Espagnols. Ils avaient parfois aussi conclu des accords avec les Zuni lors de conflits avec les Apache.<sup>23</sup>

### Les Navajo passent sous la coupe des Américains

Au mois de septembre 1846, l'armée de l'Ouest, commandée par le général Stephen Watts Kearny, pénétra dans le territoire du Nouveau-Mexique, où elle ne rencontra qu'une faible résistance de la part des Mexicains. Les

---

<sup>18</sup> L. Kelly, *The Navajo Indians*, 11.

<sup>19</sup> Jacob S. Robinson, *A Journal of the Santa Fe Expedition under Colonel Doniphan* ([1848] New York : Da Capo Press, 1972) 54.

<sup>20</sup> M. E. Jenkins et W. A. Minge, *Navajo Indians II*, Rapport de F. Reeve devant la Commission des revendications indiennes.

<sup>21</sup> Vigil Donaciano, « Arms, Indians, and the Mismanagement of New Mexico », dir. & trad. David J. Weber, *Southwestern Studies Series 27* (El Paso : Texas Western Press, 1986) 2-8. Vigil Donaciano fut gouverneur du Nouveau-Mexique en 1847 et 1848.

<sup>22</sup> L. Kelly, *The Navajo Indians*, 2-5.

<sup>23</sup> F. McNitt, *Navajo Wars*, 20-25.

conflits et les rivalités qui régnaient en permanence dans le territoire expliquent probablement la facilité avec laquelle un nombre restreint de militaires américains put s'emparer du Nouveau-Mexique sans pratiquement d'effusion de sang. Peut-être les Mexicains avaient-ils aussi l'espoir de se faire un allié contre les Navajo. En outre, pendant la marche de Kearny, les Apache et les Ute offrirent de négocier des traités de bonne foi avec les Américains. Les Navajo, quant à eux, étaient restés en retrait, jugeant les nouveaux arrivants, ce qui confortait le général Kearny dans sa conviction qu'une force militaire américaine importante dans la région contraindrait les « sauvages » à se soumettre aux lois imposées par tout nouveau gouvernement. Kearny divisa alors ses forces, laissant une partie de ses troupes derrière lui, alors qu'il continuait sa marche vers la Californie avec le gros de son armée. Les Navajo interprétèrent cette manœuvre comme une retraite et intensifièrent leurs expéditions de pillage, narguant même Kearny en s'attaquant au bétail qui accompagnait sa colonne. Devant ce harcèlement, Kearny ordonna au colonel Alexander Doniphan d'entrer en territoire navajo afin de négocier un traité ; s'il échouait, il avait autorisation d'entamer un conflit armé.

Les Navajo n'avaient aucune raison de considérer les Américains autrement que comme un acteur supplémentaire dans la région. Leur pragmatisme les incitait à observer les mouvements des Américains, puis à s'adonner au pillage afin de tester leurs réactions. Ce même pragmatisme allait dicter leur comportement vis-à-vis de l'unité de Doniphan.

Les premiers affrontements entre les troupes américaines et les Navajo allaient laisser les deux parties perplexes, ne sachant à quoi s'attendre de part et d'autre. Pour les Navajo, les troupes américaines n'avaient rien d'effrayant. Elles avaient été divisées en groupes d'une trentaine d'hommes aux ressources limitées. De plus, la campagne avait commencé à la fin de l'automne, alors que les hommes avaient encore leur tenue d'été. Aussi, lors des premiers contacts, les Navajo virent-ils des Américains transis, fatigués, affamés, luttant pour s'adapter à l'altitude et au relief accidenté du terrain. On comprend que les Navajo n'aient pas été impressionnés par des hommes en haillons, accablés par des éléments qui faisaient simplement partie de leur vie quotidienne.

Certains jeunes brûlaient de s'attaquer à ces bataillons qui leur étaient apparemment inférieurs. Mais les Anciens de la tribu, davantage conscients du potentiel des militaires américains, estimaient plus sage d'essayer de parvenir à un accord pacifique. Dans cette perspective, une réunion fut organisée entre certains Navajo et les troupes américaines à Ojo del Oso.

### **Le traité d'Ojo del Oso (1846)**

Dès l'abord, les Navajo eurent un sujet de mécontentement : la décision des Américains de choisir un chef, Sandoval, comme interlocuteur et intermédiaire (à l'instigation d'ailleurs de ce dernier). Ils ignoraient que nombre de Navajo méprisaient Sandoval, qui était un opportuniste, surtout

préoccupé de ses propres intérêts.<sup>24</sup> Le choix des Américains avait en effet de quoi éveiller les soupçons des Navajo quant aux intentions des envahisseurs étrangers.

Néanmoins, un Conseil de quatorze chefs navajo rencontra le colonel Doniphan et le premier traité officiel fut signé à Ojo del Oso, le 22 novembre 1846. Il est vraisemblable que les Navajo n'avaient pas compris les clauses du traité. Elles étaient traduites d'anglais en espagnol, puis traduites de l'espagnol par le langage des signes pour Sandoval qui, enfin, les interprétait pour les Navajo. La réponse des chefs Navajo suivait ensuite le chemin inverse. Ils en comprirent pourtant suffisamment pour renâcler devant certaines clauses : les Néo-Mexicains, en tant que citoyens américains, auraient droit à la protection des Américains contre les Indiens, qui seraient punis en cas de pillage. En revanche, les Navajo, qui, en tant qu'Indiens, n'étaient pas considérés comme citoyens, ne recevaient aucune promesse de protection contre les enlèvements encore fréquents par lesquels on alimentait en esclaves la ville de Santa Fe. Au contraire, Doniphan les avertissait que, s'ils persistaient dans leurs expéditions de rapine, l'armée leur livrerait bataille.

De nombreux Navajo ne comprenaient pas pourquoi cet officier étranger leur interdisait de combattre leurs ennemis, alors qu'ils l'avaient toujours fait. Relevant cette injustice flagrante, un chef et homme-médecine respecté, Zarcillos Largos, s'adressa à Doniphan et à ses hommes :

Americans! You have a strange cause of war against the Navajos. We have waged war against the New Mexicans for several years. We had just cause for all this. You have lately commenced a war against the same people. You are powerful. You have great guns and many brave soldiers. You have therefore conquered them, the very thing we have been attempting to do for so many years. You now turn upon us for attempting to do what you have done yourselves. We cannot see why you have cause of quarrel with us for fighting the New Mexicans on the west, while you do the same thing on the east.<sup>25</sup>

Doniphan expliqua aux Navajo qu'une fois une guerre terminée, la coutume de son peuple voulait que ses anciens ennemis fussent traités en amis qui, dès lors, avaient droit à sa protection militaire. Dans un dernier effort pour ébranler les Navajo, le commandant leur promit que, s'ils laissaient les nouveaux arrivants s'installer et vivre en paix, des relations commerciales pourraient se créer et les Navajo pourraient obtenir ce qu'ils voulaient des « nouveaux hommes ».

Deux clauses du traité faisaient hésiter les Navajo : les échanges de prisonniers entre les Navajo, d'une part, et les Néo-Mexicains et les Pueblo, d'autre part ; et le fait que ces derniers étaient désignés comme Américains. En dépit de ces problèmes, les Navajo finirent par consentir à signer le traité. Doniphan était alors persuadé qu'il avait jeté les bases d'une paix durable dans la région. En fait, l'incompréhension était totale : les Navajo ne

---

<sup>24</sup> J. Robinson, *A Journal of the Santa Fe Expedition*, 56.

<sup>25</sup> John T. Hughes, *Doniphan's Expedition. An Account of the United States Army Operations in the Great American Southwest* ([1<sup>e</sup> ed. Cincinnati J. A. & U. P. James, 1848] Chicago : Rio Grande Press Inc., 1962.) 187.



pouvaient concevoir la puissance des États-Unis et les Américains avaient une méconnaissance quasi-totale de la culture navajo. Le fait que les Navajo n'aient pas de gouvernement central et que les bandes n'ayant pas participé aux négociations ne soient pas concernées par le traité fut à l'origine de nombreuses infractions au traité. En outre, la barrière de la langue s'avéra insurmontable. James Calhoun, l'agent indien pour le Territoire du Nouveau-Mexique, déclarait en 1849 : « Je n'ai pas trouvé un seul individu dans le pays qui soit capable de traduire une langue Pueblo ou Navajo en anglais ».<sup>26</sup>

La reprise immédiate des rapines par les Navajo conduisit les Américains à les qualifier, comme les Ute ou les Apache, de « sauvages » qu'il fallait « civiliser » afin d'assurer la sécurité des colons américains dans le Sud-Ouest. Cela allait de pair avec le développement de la politique des réserves, qui devait mettre fin au semi-nomadisme de nombreuses tribus du Sud-Ouest en les incitant à adopter un mode de vie plus « civilisé », c'est-à-dire à pratiquer l'agriculture et l'élevage.<sup>27</sup>

Les Navajo auraient probablement pu dominer la région plus longtemps, n'eût été la découverte d'or en Californie en 1849, qui provoqua un déferlement de colons, non seulement en Californie, mais dans tout le Sud-Ouest. L'arrivée soudaine de milliers de personnes sur les terres indiennes fit monter la tension. Les autochtones répondaient à ces atteintes à leurs territoires et à leurs cultures de la façon qui leur était la plus familière, par des conflits armés.

## 2. Le traité de Washington (1849)

Le 9 septembre 1849, le lieutenant colonel John M. Washington, accompagné de l'agent indien James S. Calhoun, contraignit un groupe de Navajo menés par le chef Mariano Martinez à signer un traité. Le X apposé au bas du traité fut considéré par le gouvernement américain comme l'engagement de toutes les bandes navajo à respecter le traité. Le groupe de Martinez reconnaissait aux États-Unis autorité juridique, se soumettait aux lois sur le commerce, s'engageait à restituer les biens volés et les prisonniers, et à demeurer en paix. Il autorisait le gouvernement à déterminer les limites de son territoire. Washington pouvait écrire au ministère de la guerre au mois de février 1849 que le moment était venu où ils [les Indiens] devaient se cantonner dans les limites qui leur étaient données et cultiver la terre pour gagner leur vie honnêtement, ou être anéantis<sup>28</sup>.

En revanche, les questions des Navajo demeurèrent sans réponse : les Néo-Mexicains respecteraient-ils leur part du traité ? Restitueraient-ils les prisonniers Navajo et le bétail volé ? Les soldats recevraient-ils l'ordre de cesser de détruire leurs récoltes, indispensables pour traverser les longs

---

<sup>26</sup> Robert Young, *The Role of the Navajo in the Southwestern Dram*, (Gallup : The Gallup Independent, 1968) 29.

<sup>27</sup> D. Ball, *Army Regulars*, 15-16.

<sup>28</sup> Bill Acrey, *Navajo History* (Shiprock, NM : Department of Curriculum Materials Development, 1994) 15.

mois d'hiver ? Des obstacles ne cessaient de se dresser pour empêcher un apaisement, que ce soit la mort de Narbona (connu comme un « homme de paix » mais scalpé par un chasseur de trophées), un commerce d'esclaves qui continuait à être florissant (un jeune Navajo pouvait atteindre 200 dollars dans une vente aux enchères), ou encore un appel à des forces civiles volontaires pour lutter contre le pillage navajo. Le 4 mars 1851, le gouverneur Calhoun lança un appel au peuple du Territoire du Nouveau-Mexique qui l'invitait à lever des forces civiles volontaires pour aider l'armée à protéger les colons du Nouveau Mexique :

I recommend to all able-bodied male citizens capable of bearing arms, the formation of volunteer corps to protect their families, property, and homes. As commander-in-chief [I] will commission the officers of such companies as may be raised for service against hostile Indians.<sup>29</sup>

Les volontaires ne devaient recevoir aucune rémunération, mais ils auraient le droit de garder les captifs et les biens saisis pendant la campagne. Ces « butins de guerre » seraient ensuite utilisés suivant les usages du territoire. Les usages, bien entendu, étaient la vente des captifs comme esclaves. Cela équivalait à pratiquer le commerce des esclaves avec l'approbation du gouvernement.

Le gouverneur Calhoun essayait en outre d'obtenir l'aide des Pueblo dans sa lutte contre les Navajo. Il déclara aux gouverneurs Pueblo que

The Indians who are daily marauding and robbing the people of New Mexico, in which I include your Pueblo, must be exterminated or so chastised as to prevent their coming into or near your Pueblo. For this purpose you are directed to abstain from all friendly intercourse with the Navajo Indians and should they dare come into your neighborhood, you are authorized to make war upon them, and to take their animals and such property as they may have with them, and to make division of the same according to your laws and customs.<sup>30</sup>

La construction de Fort Defiance, en 1851, était le symbole de la présence arrogante et humiliante des troupes américaines en plein territoire Navajo. Des expéditions de rapine étaient toujours fréquentes, certes, mais les preuves de bonne volonté de certaines bandes n'étaient pas payées de retour. Ainsi, la bande d'Armijo, qui venait de relâcher trois Mexicains, fut accusée par des colons d'avoir volé du bétail et enlevé des femmes et des enfants. Armijo répondit :

More than 200 of our children have been carried off and we know not where they are. The Mexicans have lost but few children in comparison with what they have stolen from us ... ; From the time of colonel Newby we have been trying to get our children back ... Eleven times have we given up our captives, only once have they given us ours. My people are yet crying for the children they have lost. Is it

---

<sup>29</sup> Marc Simmons, *Little Lion of the Southwest* (Chicago : Sage Books, 1973) 123.

<sup>30</sup> Lynn R. Bailey, *The Long Walk*, 28.

American justice that we must give up everything and receive nothing?<sup>31</sup>

Dès 1852, la situation était si critique que le lieutenant-colonel Edwin Sumner, responsable des opérations militaires au Nouveau-Mexique, écrivit au ministre de la guerre C. M. Conrad que le gouvernement ferait mieux de rendre le Nouveau-Mexique aux Mexicains et aux Indiens.<sup>32</sup> Le Nouveau-Mexique devint ultérieurement un État des États-Unis, mais ce fut au prix d'un grave traumatisme pour les Navajo et d'autres tribus du Sud-Ouest que les forces américaines avaient expulsés de leurs terres et enfermés dans des réserves. Alors que les Américains estimaient que ces peuples barbares devaient être écartés pour assurer la sécurité des colons, les Navajo n'avaient aucune raison de coopérer à la destruction de leur mode de vie. Du point de vue des Navajo, c'était les Américains qui s'adonnaient à des activités inacceptables, avec des exigences dont le seul but était d'empiéter sur leur vie.

### 3. *Le traité de Laguna Negra*

Durant l'été 1855, le gouverneur Meriwether demanda à l'agent indien Dodge de faire savoir aux Navajo qu'il allait y avoir un nouveau traité, dont le but était de fixer des limites au territoire Navajo. Lorsque les chefs présents en eurent connaissance, ils protestèrent violemment. Le chef Manuelito déclara qu'on leur enlevait trop de terres qui, de plus, contenaient des lieux sacrés. Mais les Américains demeurèrent fermes sur leurs positions et Manuelito fut contraint de se plier à leurs exigences. Le traité de Laguna Negra, signé par vingt-sept chefs navajo, mais jamais ratifié par le Sénat américain, fut une première tentative pour les enfermer dans un territoire restreint. Une fois encore, ils avaient été obligés d'accepter un traité sans qu'il y ait eu de véritables négociations, comme cela avait été le cas pour le traité de Washington.

Les Navajo avaient sans cesse l'impression d'être victimes d'injustices : au début de l'été 1858, un Navajo en visite à Fort Defiance tua l'esclave du commandant du poste. Le chef Zarcillo Largo reçut l'ordre de livrer le coupable dans les vingt jours. Quatre jours avant la fin de l'ultimatum, un groupe de trois cents à cinq cents Navajo arriva à Fort Defiance, portant le cadavre de l'assassin. Or, le chirurgien du fort, après examen, déclara qu'il ne s'agissait pas de l'assassin. Quant aux Navajo, ils avaient obéi à leur traditionnelle « loi du sang » : ils avaient rendu un esclave pour un esclave, un bien pour un autre bien. L'harmonie était restaurée. Que pouvaient-ils faire de plus ?<sup>33</sup>

La même année, les soldats américains abattirent soixante têtes de bétail appartenant à Manuelito, alors qu'elles paissaient près du fort.

---

<sup>31</sup> Lynn R. Bailey, *Indian Slave Trade in the Southwest* (Los Angeles : Westernlore Press, 1966) 44.

<sup>32</sup> Gerald Thompson, *The Army and the Navajo* (Tucson : University of Arizona Press, 1976) 5-6.

<sup>33</sup> F. McNitt, *Navajo Wars*, 335-36.

Furieux, celui-ci alla trouver le major à Fort Defiance pour lui dire que l'eau et les pâturages étaient siens, et n'appartenaient pas à l'armée américaine. En réponse, les soldats, avec cent-soixante mercenaires Zuni, incendièrent le village et les champs de Manuelito.

Les traités se succédèrent : Bonneville en 1858, Canby en 1861, dont les termes étaient destinés à punir les Navajo de leurs « méfaits », plutôt qu'à assurer la paix entre les deux parties. Avec le début de la guerre de Sécession, le Nouveau-Mexique devint, selon les termes de Ruth Underhill, une véritable « maison de fous ».<sup>34</sup> Cette folie ne prit fin qu'avec le retour de l'armée, en 1863.

#### 4. La guerre de 1863-1864

Pendant l'été 1863, tandis que les armées étaient engagées dans une guerre civile sanglante, le général James Carleton, commandant des troupes fédérales dans le territoire du Nouveau-Mexique, lançait sa propre campagne contre les Navajo. Bien que de courte durée, la guerre de 1863-1864 s'avéra l'une des campagnes les plus violentes jamais menées contre une grande tribu indienne d'Amérique du Nord.

Plus de sept cents volontaires néo-mexicains sous le commandement du colonel Kit Carson envahirent le pays Navajo. Fort Defiance, abandonné au début de la Guerre de Sécession, fut réoccupé et rebaptisé Fort Canby. De là, les troupes fondirent dans toutes les directions, attaquant les campements navajo disséminés, tuant ou capturant leurs occupants, brûlant les *hogans*, détruisant les récoltes et s'emparant des troupeaux. Le général Carleton avait déclaré que « la chasse était ouverte contre les Navajo et leurs biens ».<sup>35</sup> Les Ute, les Pueblo, de même que les civils hispano-américains et anglo-américains étaient activement encouragés à participer aux hostilités.

Dès l'hiver, la guerre était virtuellement terminée. Selon les estimations officielles, la guerre avait fait, à la fin de 1863, trois cent un morts chez les Navajo sur une population d'un peu plus de dix mille personnes.<sup>36</sup> En fait, on ne connaît pas le nombre exact de Navajo tués pendant cette guerre. Richard White affirme que les troupes de Kit Carson n'en tuèrent pas plus de cinquante.<sup>37</sup> Quoi qu'il en soit, les estimations ne tiennent pas compte des morts dont étaient responsables les Ute, les Pueblo et les civils euro-américains, non plus que des Navajo morts de froid pendant l'hiver. En outre, des centaines de femmes et d'enfants furent capturés et vendus comme esclaves.

---

<sup>34</sup> Ruth Underhill, *Here Come the Navajo* (Lawrence, KS : United States Indian Service, Haskell Institute Press, 1953) 91-92.

<sup>35</sup> Clifford E. Trafzer, *The Kit Carson Campaign : The Last Great Navajo War* (Norman : University of Oklahoma Press, 1982) ; Lawrence C. Kelly, *Navajo Roundup : Selected Correspondence of Kit Carson's Expedition against the Navajo, 1863-1865* (Boulder : Pruett, 1970).

<sup>36</sup> William A. Keleher, *Turmoil in New Mexico : 1846-1868* (Santa Fe : Rydal Press, 1952) 315.

<sup>37</sup> Richard White, *The Roots of Dependency : Subsistence, Environment, and Social Change among the Choctaws, Pawnees and Navajos* (Lincoln : University of Nebraska Press) 214.

Pendant l'hiver 1863-1864, les Navajo survivants souffrirent de la famine : les champs avaient été détruits avant la récolte, la plus grande partie des troupeaux, tuée ou volée. De nombreuses familles étaient réduites à manger des racines ; certaines mangèrent même leurs chiens, comme ce fut par exemple le cas de la famille de l'homme-médecine Frank Mitchell.<sup>38</sup> Pourtant, les Navajo considéraient que les chiens étaient des animaux impurs parce qu'ils se nourrissaient des débris trouvés dans le camp.

Kit Carson avait réussi là où ses prédécesseurs espagnols, mexicains et américains avaient échoué : il avait totalement vaincu les Navajo. Appauvris, affamés, craignant pour leur vie, des milliers d'entre eux allèrent à Fort Canby pour se rendre à l'armée et trouver une protection contre les auxiliaires indiens et euro-américains qui écumaient la région en quête d'esclaves et de bétail.<sup>39</sup>

La guerre n'était qu'une première étape dans le plan qu'avait élaboré le général Carleton pour « mettre fin » au problème Navajo. Dans une seconde étape, il s'agissait de déporter les Navajo dans une réserve située à l'est de la rivière Pecos dans les plaines de l'est du Nouveau-Mexique.<sup>40</sup> On pensait que là, on pourrait aisément les contrôler et les transformer en paisibles fermiers. Au mois d'août 1863, le premier groupe de Navajo entama la Longue Marche vers Bosque Redondo.<sup>41</sup>

Le projet de faire des Navajo des agriculteurs autosuffisants fut un échec en raison d'une mauvaise préparation, du manque de fiabilité de l'approvisionnement et de la situation géographique particulièrement mal choisie. Les Navajo, autrefois prospères, vécurent pendant quatre ans à Bosque Redondo, sujets à la maladie, au froid, à la faim, subsistant sur des rations insuffisantes ou avariées fournies par le gouvernement. Finalement, à la fin du printemps 1868, les Commissaires de paix William T. Sherman et Samuel Tappan décidèrent que les projets de Carleton étaient irréalisables et négocièrent un traité qui fut signé par les chefs Navajo dès sa présentation.<sup>42</sup>

Le traité de 1868 créait une réserve sur le nord-ouest du Nouveau Mexique et le nord-est de l'Arizona, et leur permettait de retourner sur une partie de leurs terres ancestrales.

Les effets de la guerre et de la déportation qui s'en est suivie ont été abondamment analysés. Pour James Down, l'internement à Bosque Redondo « changea profondément la culture navajo ». <sup>43</sup> Ruth Underhill appelle leur retour sur leur territoire « un nouveau commencement », comparant son

---

<sup>38</sup> Charlotte Frisbee & David McAllester dir., *Navajo Blessingway Singer: The Autobiography of Frank Mitchell, 1881-1967* (Tucson : University of Arizona Press, 1978) 15.

<sup>39</sup> Pour des études détaillées de cette guerre, voir L. Kelly, *Navajo Roundup*, C. Trafzer, *Kit Carson's Campaigns* et L. R. Bailey, *The Long Walk*.

<sup>40</sup> Fort Sumner (Bosque Redondo) est situé à 180 miles au sud-est de Santa Fe.

<sup>41</sup> Les premiers contingents importants de prisonniers Navajo ne partirent pas pour Bosque Redondo avant le printemps 1864 ; plusieurs petits groupes y furent toutefois envoyés dès la fin de l'été et à l'automne 1863. Le premier groupe de cinquante Navajo partit le 27 août 1863. J. Lee Correll, *Through White Man's Eyes : A Contribution to Navajo History : A Chronological Record of the Navajo People from Earliest Times to the Treaty of June 1, 1868*, 6 vol. (Window Rock : Navajo Heritage Center, 1979).

<sup>42</sup> G. Thompson, *The Army and the Navajo*, 155.

<sup>43</sup> J. Down, *The Navajo*, 97.

impact culturel à celui de leur voyage vers le Sud-Ouest.<sup>44</sup> Pour Clyde Kluckhohn et Dorothea Leighton, aucun peuple n'a jamais subi un aussi grand choc. Peuple fier, ils virent leurs biens détruits et devinrent dépendants d'étrangers. Accoutumés aux grands espaces, ils connurent le confinement dans un espace limité, où ils mangeaient une nourriture inconnue et buvaient une eau amère qui les rendait malades. « On ne peut pas plus comprendre l'attitude des Navajo sans savoir ce qui s'est passé à Fort Sumner qu'on ne peut comprendre l'attitude des gens du Sud sans connaître la guerre de Sécession ».<sup>45</sup>

Dès le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, élevage et pillage étaient inextricablement liés. L'importance de l'élevage, qui avait pu commencer comme une adaptation aux raids des Ute et des Comanche, ne fit que croître en même temps que les conflits avec les Euro-Américains. De plus en plus dépendants des moutons et des chèvres, les Navajo étaient enclins à piller les troupeaux hispano-américains, ce qui aggravait les hostilités. Une épreuve de force devenait inévitable entre les Navajo et les colons euro-américains dans le Sud-Ouest, qui devenaient de plus en plus envahissants. La guerre de 1863-1864 et l'emprisonnement des Navajo à Bosque Redondo qui s'en suivit découlent donc, en un sens, de l'évolution du système économique. Il fallait briser le lien entre élevage et pillage et cela se produisit avec une défaite militaire décisive.

### *Conclusion*

Les traités antérieurs avaient tous été bafoués, bien qu'ils n'eussent jamais donné lieu à de véritables négociations. Les efforts de conciliation des chefs de paix ne pouvaient porter leurs fruits, puisqu'ils n'engageaient pas la totalité de la tribu. Les guerres, puis la déportation des Navajo à Bosque Redondo sont le résultat d'une incompréhension réciproque. Il est clair que les Navajo considéraient les Américains comme des envahisseurs, mais aussi, surtout parmi les factions les plus jeunes, comme inférieurs. De plus, certaines manœuvres des Américains, comme le recours à Sandoval comme guide et comme négociateur, étaient suspectes, pour ne pas dire hostiles. La Longue Marche vers Bosque Redondo, toujours présente à l'esprit des Navajo aujourd'hui, pose une question lancinante : comment un pays, gouverné par des lois et le respect de la justice put-il permettre une telle tragédie ?

Quant aux États-Unis, ils refusaient de reconnaître des droits à un peuple qu'ils considéraient comme « sauvage » et « barbare ». La culture navajo leur étant étrangère, ils ne pouvaient accepter de la reconnaître tant qu'elle ne devenait pas intelligible par sa domestication. Il aura donc paradoxalement fallu que les Navajo soient totalement soumis pour que le moindre droit (retourner sur leurs terres ancestrales) commence à leur être reconnu.

---

<sup>44</sup> R. Underhill, *The Navajos*, 144.

<sup>45</sup> Clyde Kluckhohn & Dorothea Leighton, *The Navaho* (Cambridge, MA : Harvard University Press, 1974).

Le choix qui était donné aux Navajo était cependant extrêmement limité : ils pouvaient se soumettre aux conditions successives, accepter une reddition totale, ou risquer d'être exterminés. Cette dernière possibilité avait été clairement exprimée à plusieurs reprises. En dépit des tentatives diplomatiques des chefs de paix, les Navajo ne disposaient en réalité d'aucun recours.

## BIBLIOGRAPHIE

- ACREY, Bill. *Navajo History*. Shiprock, NM : Department of Curriculum Materials Development, 1994.
- BAILEY, Lynn R. *The Long Walk : A History of the Navajo Wars*. Los Angeles : Westernlore Press, 1964.
- . *Indian Slave Trade in the Southwest*. Los Angeles : Westernlore Press, 1966.
- BALL, Durwood. *Army Regulars on the Western Frontier, 1848-1861*. Norman : University of Oklahoma Press, 2001.
- BRUGGE, David. « Navaho-Spanish Wars — 1680-1720 ». *New Mexico Historical Review* 33 (1958) : 205-31.
- . *Navajo in the Catholic Church Records of New Mexico : 1694-1875. Research Report n°1*. Window Rock : Navajo Tribe, Parks and Recreation Department, 1968.
- CHRISTENSEN, Carol & Thomas CHRISTENSEN. *The American-Mexican War : Companion to the Public Television Series*. San Francisco : Bay Books, 1998.
- CORREL, J. Lee. *Through White Man's Eyes : A Contribution to Navajo History : A Chronological Record of the Navajo People from Earliest Times to the Treaty of June 1, 1868*. 6 Vol. Window Rock : Navajo Heritage Center, 1979.
- DONACIANO, Vigil. *Arms, Indians, and the Mismanagement of New Mexico*. Dir. et trad. David J. WEBER. *Southwestern Studies Monograph* 27. El Paso : Texas Western Press, 1986.
- DOWNS, James. *The Navajo*. New York : Holt, Rinehart and Winston, 1972.
- FRISBEE, Charlotte et David MCALLESTER dir. *Navajo Blessingway Singer : The Autobiography of Frank Mitchell, 1881-1967*. Tucson : University of Arizona Press, 1978.
- HUGHES, John T. *Doniphan's Expedition. An Account of the United States Army Operations in the Great American Southwest*. 1<sup>e</sup> éd. : Cincinnati : J. A. & U. P. James, 1848. Chicago : Rio Grande Press, Inc., 1962.
- JENKINS, Myra Ellen et Ward Allen MINGE. *Navajo Indians Vol. 2. Navajo Activities Affecting the Acoma-Laguna Area : 1746-1910*. New York : Garland Publishing Inc., 1974.

- KELEHER, William A. *Turmoil in New Mexico : 1846-1868*. Santa Fe : Rydal Press, 1952.
- KELLY, Lawrence C. *The Navajo Indians and Federal Indian Policy*. Tucson : University of Arizona Press, 1968.
- . *Navajo Roundup : Selected Correspondence of Kit Carson's Expedition against the Navajo, 1863-1865*. Boulder : Pruett, 1970.
- KLUCKHOHN, Clyde & Dorothea LEIGHTON. *The Navaho*. Cambridge : Harvard University Press, 1974.
- KLUCKHOHN, Clyde. « The Philosophy of the Navajo Indians ». *Readings in Anthropology, Vol. II*. Dir. Morton H. FRIED. New York : Thomas Y. Crowell, 1968. 674-99.
- MCNITT, Frank. *Navajo Wars : Military Campaigns, Slave Raids, and Reprisals*. Albuquerque : University of New Mexico Press, 1972.
- REEVE, Frank. « Navaho-Spanish Wars — 1680-1720 » *New Mexico Historical Review* 33 (1958) : 205-31.
- . « Navajo-Spanish Peace : 1720s-1770s » *New Mexico Historical Review* 34 (1958) : 9-40.
- . « Navajo-Spanish Diplomacy, 1770-1790 ». *New Mexico Historical Review* 35 (1960) : 200-235.
- ROBINSON, Jacob S. *A Journal of the Santa Fe Expedition under Colonel Doniphan*. Dir. Carl L. CANNON. [1848] New York : Da Capo Press, 1972.
- SIMMONS, Marc. *Little Lion of the Southwest*. Chicago : Sage Books, 1973.
- THOMPSON, Gerald. *The Army and the Navajo*. Tucson : University of Arizona Press, 1976.
- TRAFZER, Clifford E. *The Kit Carson Campaign : The Last Great Navajo War*. Norman : University of Oklahoma Press, 1982.
- UNDERHILL, Ruth. *Here Come the Navajo*. Lawrence, KS : United States Indian Service, Haskell Institute Press, 1953.
- . *The Navajos*. Norman : University of Oklahoma Press, 1956.
- VOGT, Evon Z. « Navaho ». *Perspectives in American Indian Culture Change*. Dir. Edward SPICER. Chicago : University of Chicago Press, 1961. 275-336.
- WHITE, Richard. *The Roots of Dependency : Subsistence, Environment, and Social Change among the Choctaws, Pawnees and Navajos*. Lincoln : University of Nebraska Press, 1983.
- WILSON, John P. *Military Campaigns in the Navajo Country, Northwestern New Mexico, 1800-1846*. Museum of New Mexico Research Records n°5. Santa Fe : Museum of New Mexico Press, 1967.
- YOUNG, Robert. *The Role of the Navajo in the Southwestern Drama*. Gallup : The Gallup Independent, 1968.